

Jean-Claude Belfiore

Moi, Azil Kémal, j'ai tué des Arméniens

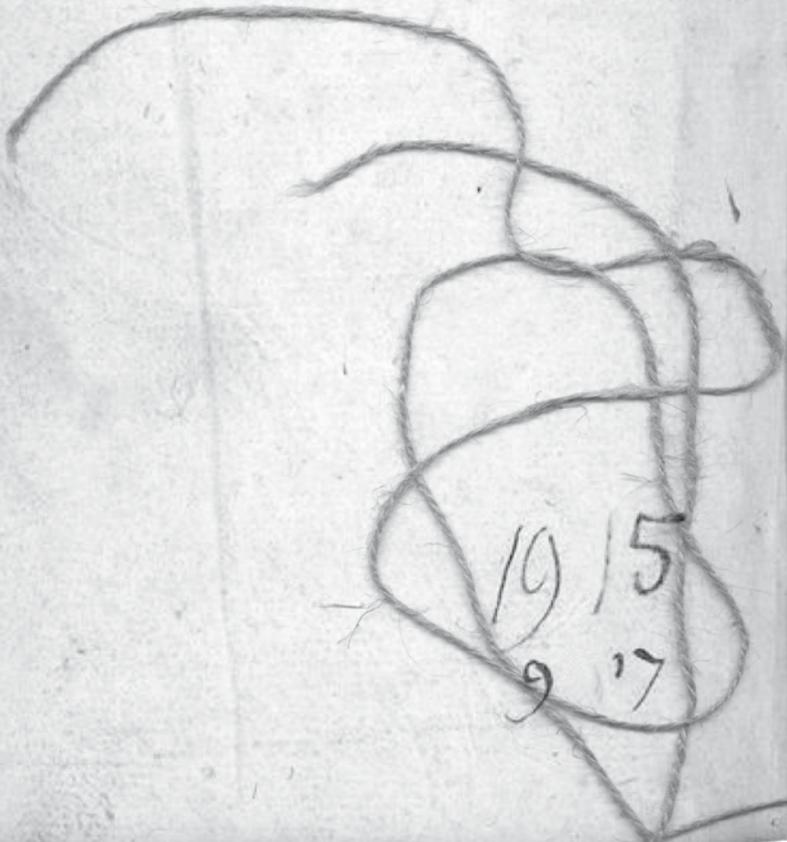
Carnets d'un officier de
l'armée ottomane

Éditions Parenthèses



p-3

X.1



10 15
9 17

AVERTISSEMENT

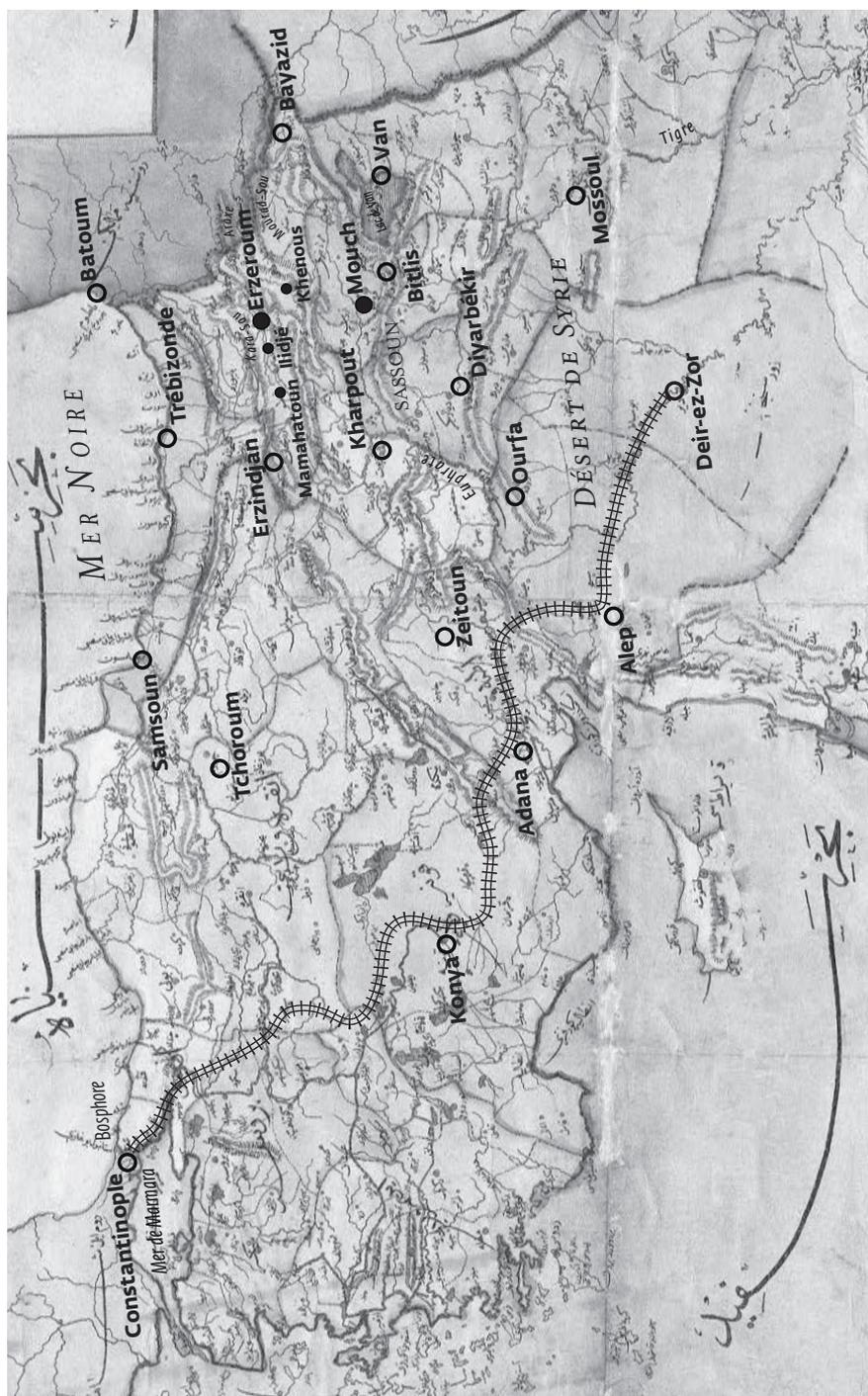
En 1915, le capitaine Azil Kémal, de l'armée ottomane, reçoit pour mission de procéder à l'extermination des Arméniens des villages du vilayet d'Erzeroum, ou d'en contrôler le bon déroulement. Comme il le mentionne lui-même en marge du journal qu'il a rédigé, l'ordre était de «déporter le peuple arménien en utilisant tous les moyens possibles et imaginables, et en donnant, si nécessaire, au terme de "déporter" un sens plus large que celui qu'on lui attribue ordinairement». Le terme officiel était celui de «déplacement» des Arméniens. Le capitaine Kémal s'est acquitté de sa tâche avec la rigueur qu'on est en droit d'attendre d'un officier loyal. Les autorités ottomanes lui confièrent ensuite la mission d'escorter un révolutionnaire depuis Erzeroum jusqu'à Deir-ez-Zor. Parallèlement à ses rapports officiels, Azil Kémal rédige son journal privé ; ces notes englobent la période comprise entre le 24 avril 1915 et le 25 mai de la même année, soit un mois. C'est peu, sans doute, comparé aux années de massacres et de déportation, mais les détails que l'officier livre sont riches et, surtout, révélateurs de ce qui se passait ailleurs à la même période, et de ce qui arrivera au cours des mois et années qui suivront. On sent, parfois, chez le rédacteur, une volonté de témoigner, et certains passages peuvent apparaître quelque peu didactiques.

J'ignore pourquoi et comment les carnets-mémoires que le capitaine a laissés se sont retrouvés en possession de mes grands-parents maternels — des Arméniens —, qui les ont transmis ensuite à leur fille. Jamais l'idée de lire ce témoignage ne m'avait traversé l'esprit, jusqu'au décès de ma mère, survenu en juillet 1992. C'est avec émotion que j'ai redécouvert le paquet que je n'avais entrevu qu'à de trop rares reprises, rangé dans le tiroir

le plus bas du chiffonnier, enveloppé d'une double épaisseur de papier kraft et de papier journal jauni, et assemblé avec de la ficelle grossière. L'ensemble, rédigé tantôt à la plume et tantôt au crayon, tantôt en bleu et tantôt en noir, est constitué de quatre carnets cartonnés noirs, au format A6 (à quelque chose près), d'une centaine de pages chacun, et par des feuillets pliés, insérés entre certaines pages. Chaque carnet porte un numéro d'ordre, sauf le dernier qui est écrit dans son premier tiers. Le verso des pages a été utilisé pour des corrections, preuve que le narrateur se relisait avec un esprit critique ; quelques pages, visiblement, ont été arrachées. Si les mémoires ont été rédigés majoritairement en turc, Azil Kémal a utilisé les caractères arméniens, procédé alors courant chez les Arméniens qui ne parlaient pas leur langue ; on sait pourtant que le capitaine était arménophone. Il y a lieu de croire que l'officier, conscient d'outrepasser le règlement, se protégeait par ce moyen dans l'éventualité où ses carnets tomberaient aux mains de Jeunes Turcs particulièrement formalistes. Gageons qu'il se ménageait là une issue de secours bien précaire ! Son nom et son grade, sans compter celui de ses proches, militaires ou civils, sont mentionnés tout au long du journal ; et l'on conçoit mal, d'une part, qu'il ne se fût trouvé personne, parmi les Turcs, capable de comprendre ce qui était écrit ; d'autre part, qu'un autre que le capitaine aurait pu être l'auteur de ces lignes !

C'est ce témoignage, laissé sans titre par son rédacteur, que je livre au lecteur du *xxi^e* siècle. Cependant, pour sa bonne compréhension, j'ai jugé utile d'établir un lexique et de clarifier certaines notions au fil de la lecture*.

* Un lexique figure en fin de volume qui reprend certains termes turcs ou arméniens qui ont été conservés dans le texte traduit.



Handwritten text in Armenian script, likely a page from the book 'Moi, Azil Kémal, j'ai tué des Arméniens'.

1

Samedi 24 avril 1915, Ildjé, vilayet d'Erzeroum

Hier, un employé du vali a prévenu les habitants qu'ils devront se regrouper dans l'église, le lendemain matin à la première heure. L'ordre concerne la population masculine, entre seize et soixante-dix ans ; les autres ont reçu la consigne de rester chez eux. Des soldats ont monté la garde cette nuit autour d'Ildjé pour empêcher quiconque de prendre la fuite. Aucune tentative n'a été signalée.

L'église se trouve à un peu moins de deux cents mètres du village. En 1903, une crue exceptionnelle de l'Euphrate, plus précisément du Kara-Sou, a dévasté les habitations en épargnant le lieu saint. Ce phénomène a été considéré comme un miracle et, suivant la volonté divine, on a laissé l'église à sa place, tandis que, pour éviter un nouveau désastre, on a reconstruit le village un peu plus en avant dans les terres, là où la plaine s'élève légèrement.

Quand je pénètre dans l'église, accompagné du sergent Kara Chemsi, je suis surpris par le nombre de gens qui attendent, debout pour la plupart ; ils forment une masse confuse et bruyante, qui sent la transpiration. Vu de haut, ça doit ressembler à un vomit encore tiède. Pour faciliter leur extinction, notre gouvernement a désarmé les Arméniens ; les adultes valides, entre vingt et quarante-cinq ans, ont été éloignés de leurs cazas, placés dans les vilayets voisins, et affectés à des tâches manœuvrières d'intérêt public, sous la surveillance de musulmans armés, choisis parmi les plus violents. Mais ça ne suffit pas ; c'est pourquoi des officiers, dont je fais partie, sont chargés de certaines missions, et chacun s'acquitte de la sienne à sa manière, suivant son tempérament ou sa sensibilité.

J'interroge Kara :

— D'après toi, ils sont combien ?

Ses pupilles s'excitent comme des puces en parcourant la salle, de gauche à droite et de droite à gauche.

— Je dirais trois ou quatre cents.

Un calcul mental s'impose : nous n'en aurons pas fini avec eux avant le milieu de l'après-midi ; heureusement j'ai prévu l'éventualité d'un contretemps et prévenu que je ne serai pas de retour à Ildjé avant trois ou quatre heures ; si je suis en retard, on devra m'y attendre.

Je me place devant les gens — des paysans pour la plupart —, ce qui a pour effet d'inviter au calme : ils ignorent pourquoi on les a réunis et ils ont hâte de l'apprendre. Je m'adresse à eux en arménien :

— Je suis le capitaine Azil Kémal, et voici le sergent Kara Chemsî. Vous vous demandez la raison de votre présence. Parmi vous se cachent deux membres actifs du Dachnaksoutioun. Nous vous interrogerons afin de les identifier.

Un des Arméniens, du premier rang, avance d'un pas, avec son jeune fils qu'il tient par les épaules. Tous deux portent zouboun et pantalon de toile blanche.

— Kémal Effendi, crois-tu vraiment que mon petit Diran soit un révolutionnaire ? Il n'a que 14 ans.

— Il n'a pas sa place ici. La consigne concerne les enfants d'au moins 16 ans.

Le fils se serre davantage contre son père :

— Je veux rester avec mon père !

Je me tourne vers le sergent et lui ordonne de faire sortir le gamin.

— S'il vous plaît, Kémal Effendi, proteste le père. Que vous importe ?

Le sergent hoche la tête, hausse les épaules et me dit à voix basse :

— C'est vrai, capitaine, qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Je sais pourquoi Kara dit cela. J'hésite une seconde, le regard posé sur le père et son fils.

— C'est bon, dis-je, ton fils peut rester avec toi.

Le père et l'enfant me remercient, puis ils reprennent leur place dans le rang. Je continue mon discours :

— Comme vous êtes nombreux, nous vous interrogerons par groupe de trente. Inutile de chercher à vous en aller, des soldats gardent les issues.

Un mouvement de protestation me coupe la parole. Je hausse le ton :

— Les trente premiers, dirigez-vous vers la sortie !

Et pendant que les hommes s'exécutent, l'un de ceux qui restent demande :

— Qu'est-ce que nous allons faire en attendant ? Nous serions mieux au champ ou dans nos boutiques.

— Vous êtes dans une église, vous n'aurez qu'à prier.

Là-dessus, je suis le groupe des trente Arméniens qui est sorti ; d'eux-mêmes, les hommes ont formé deux colonnes sages. Le garçon de 14 ans et son père font partie du lot, ils avancent en se donnant la main. Kara Chemsî ouvre la marche ; quatre gendarmes les encadrent ; ils ont l'ordre d'abattre quiconque quitterait le rang.

Quelques minutes après, nous arrivons au bord du fleuve où une embarcation de bois, plate comme une péniche, est amarrée, solidement à cause du courant particulièrement fort par ici ; une passerelle étroite permet d'y accéder depuis la rive. Les villageois s'y engagent à la queue leu leu et mettent le pied sur le pont, indifférents à la grue fixée à l'avant, et dont l'armature renvoie son ombre sur le plancher. Quand les trente Arméniens ont eu reformé leur groupe, le sergent leur indique une ouverture sur le sol, sorte d'écoutille, et leur ordonne de descendre dans la cale. L'un s'étonne :

— Pourquoi ne pas nous interroger au village ?

— Descends ! Fais ce qu'on te dit sans discuter ! lui répond durement le sergent.

Quand le dernier Arménien a disparu dans les entrailles de l'embarcation, tout s'accélère. Le sergent relie le crochet qui descend du filin de la grue à un anneau que personne n'a remarqué sur le sol, tandis que les autres gendarmes ôtent un grand panneau de bois dans le plancher, autour de l'écoutille. J'observe la scène de l'arrière du bateau. Les trente Arméniens s'agitent, poussent des exclamations, puis comprennent ce qui leur arrive : en descendant, ils sont rentrés d'eux-mêmes dans un grand filet métallique. Sur mon ordre, la grue remonte le filin, les mailles se referment sur eux, les tassant, les écrasant les uns contre les autres ; une boule compacte, qui a la forme d'une ampoule, s'élève dans un crissement acide de poulies.

Le sergent me rejoint à l'arrière de la péniche. Les villageois protestent, dans leur langue ; certains supplient, en turc ; d'autres, plus lucides, poussent des cris. Tous s'agitent comme de

gros poissons pris dans la nasse. De l'église, heureusement, on n'entend pas leurs vociférations. Non... Tous ne s'agitent pas : l'un d'eux est immobile, la bouche pincée, ses grands yeux tournés vers moi ; son visage tranquille exprime une haine indicible, entre les deux mains agrippées aux mailles, comme on tient les barreaux d'une prison : c'est le garçon de 14 ans.

Le filet s'est immobilisé à deux mètres du sol. Le grutier attend mon ordre. Je lève l'index et je dessine un petit cercle imaginaire. Alors la flèche de la grue tourne lentement, lentement, dirigeant le filet des Arméniens pris au piège au-dessus des eaux tourbillonnantes du Kara-Sou. Les cris, les supplications redoublent, certains prient tout haut. Tous ont compris qu'ils vont mourir.

Le sergent met ses mains en porte-voix et hurle :

— *Guivours, khenzilguivours !*

— Tu n'as pas besoin de les insulter, dis-je.

— Ce sont des Arméniens.

— Tu ne les connais pas.

— Savoir que ce sont des Arméniens me suffit. Je suis Turc. Mais vous avez raison, capitaine : pourquoi dire du mal d'un Arménien ? Dire que c'est un Arménien est suffisant. Vous savez ce qui se passe à Van ? Ces salauds se sont révoltés. Les traîtres. On dit qu'ils veulent s'allier à la Russie contre nous. On ne fait que se défendre. C'est leur faute... Vous savez ce qu'on dit ? Celui qui tue un guivour, son âme à celui-là ira directement au paradis.

Le gouvernement turc a en effet présenté la résistance des Arméniens de Van comme un soulèvement d'ordre politique, et la répression comme une exigence légitime, dictée par la volonté de sauvegarder l'ordre public et la sûreté de l'état. La ville de Van a subi un siège d'un mois, avant que l'avancée de l'armée russe ait débloqué la situation en faveur des assiégés. Mais on sait à présent qu'aucune complicité n'avait été préméditée entre les Arméniens de Van et les militaires russes. Ni le capitaine Azil Kémal ni le sergent Kara Chemsî ne pouvaient le savoir. Les autorités turques alimentaient la rumeur que les Arméniens se dressaient comme des révolutionnaires hostiles à la Turquie ; ainsi les mesures de représailles se justifiaient-elles. — Une note a été ajoutée en regard de la dernière phrase, d'une écriture différente : « Timeo Thanatos et dona ferentes ». Incorrecte

grammaticalement, cette citation latine reprend le vers célèbre de Virgile, et, dans la pensée de l'auteur anonyme, se veut probablement la traduction de «Je crains la mort même si elle fait des présents».

Le sergent se tourne vers les villageois et leur lance de nouvelles insultes. Je fais signe au grutier.

Cette fois le filet, après une légère secousse qui le fait remonter d'un peu, descend à la verticale, dans son aigre grincement de poulies. Les cris sont insoutenables, jusqu'au moment où le filet métallique s'est enfoncé complètement dans le fleuve qui se referme sur lui. Le bouillonnement des flots restitue un calme étourdissant. Et pourtant les hurlements des Arméniens résonnent dans ma tête, et je ne sais pas si je les entends ou si je les fabrique de l'intérieur.

Le sergent et moi nous approchons du bord de la péniche, pour mieux assister à l'agonie des villageois. Les autres gendarmes s'approchent également et regardent en bas avec nous, là où le filin dessine des arabesques dans l'eau à cause du courant. Certains, pour patienter, allument une cigarette. Pourtant, nous ne voyons rien, rien que ce filin tendu à la verticale au-dessus de la surface de l'eau sombre ; nous ne pouvons qu'imaginer la souffrance, la peur et le désarroi des hommes qui sont en train de mourir au-dessous de nous.

— Cette fois, c'est bien reparti, dit le sergent en secouant la tête, les yeux tournés vers le fleuve.

— De quoi tu parles ?

— Les Turcs, les Arméniens, la haine et la mort.

Kara fait allusion à ce qui s'est passé à la fin du siècle dernier, quand Abdülhamid II avait décidé d'exterminer les Arméniens. Le sultan pensait que seuls les Turcs devaient occuper le pays, c'était une question vitale. Non, ça ne recommence pas ; ça continue, voilà tout, et les autorités ottomanes s'efforcent à présent de finir une tâche laissée inachevée, qui apparaît dès lors comme un exercice ou un entraînement. On n'a encore rien vu. Dès la proclamation de la guerre, le gouvernement central de Stamboul a envoyé aux préfectures de l'Empire l'ordre de recenser les chrétiens et plus particulièrement les Arméniens, de leur région, en vue de leur déplacement futur. Ce recensement a permis

— « Naturellement »... Tout va de soi, rien ne marche de travers. Pourquoi « naturellement » ?

— Kémal m'a sauvé la vie. Il vient de le dire.

— Et parce qu'il t'a sauvé la vie, cela suffit pour que tu le considères comme ton ami ?

— Kémal, où voulez-vous en venir ? demande Dingian.

Je me lève, je ramasse mon carnet et gagne la sortie en leur disant à tous les deux de venir. Ils ne me suivent pas. C'est seul, et en les laissant à leur perplexité, que je me rends à la sortie du village.

De nombreux tchétés sont rassemblés au bas de la colline dont on reconnaît l'origine à leur façon de s'habiller : Turcs, Kurdes, Tcherkesses, Tchétchènes... Il y a même des bachi-bouzouk, et il est probable que des Arméniens se soient dissimulés parmi eux, turcophiles par intérêt. Ils s'entre-détestent, mais ils poursuivent un objectif commun : tuer jusqu'au dernier chrétien. Rester en vie. Gagner de l'argent.

On a dressé un bûcher gigantesque, avec des rondins de bois, des fagots, des bottes de paille et toutes sortes de matériaux inflammables. On a allongé les Arméniens dessus, ligotés nus, par deux ou par trois. À côté, une potence se dresse, semblable à celle que nous avons vue hier, dans le village d'Enza : deux poteaux enfoncés dans la terre, reliés par une transversale. Des Arméniens y ont été placés, nus également, le nœud coulant autour du cou, les pieds sur la même très longue poutre, de manière qu'ils aient tous la nuque brisée au même instant. Mon attention est attirée par les coups de feu, un peu plus loin, au-delà du bûcher et de la potence. À sa grande taille, je reconnais Doruk épaulant un fusil, prêt à tirer. Il se tient plutôt bien. Des tchétés sont à côté de lui, ils attendent, en appui sur une jambe, tenant leur Mauser par le canon, la crosse touchant le sol. Je cherche la cible au moment où quelque chose roule depuis le haut de la colline. Je ne distingue pas immédiatement de quoi il s'agit, mais à mesure que la chose dévale, sa nature se précise. On a plié un homme en deux, on lui a rabattu le buste et enfoncé la tête entre les jambes, et on l'a attaché ainsi. On le lance depuis le sommet et un tchété s'exerce au tir, s'efforçant d'atteindre le centre de la « cible », c'est-à-dire la tête. Quand la victime s'immobilise, un tchété va vérifier s'il est encore en vie : s'il lui tire à nouveau dessus, c'est que la cible a été ratée.

Je m'avance à la hauteur de Doruk et je m'enquiers, vaguement curieux :

— Où avez-vous appris à tenir un fusil ?

— C'est mon père, dit-il. Il tenait une armurerie. Je suis né avec un sabre dans une main et un pistolet dans l'autre.

Derrière moi, une voix dit :

— Ils passent le temps comme ils peuvent.

Je me tourne, c'est Didoyi Réchid, qui n'a pas l'air de plaisanter.

— Moussa Bek te demande.

Je le suis. Le chef occupe le premier rang des spectateurs.

— Viens, capitaine, mets-toi à côté de moi. Où sont tes prisonniers ?

— Ils ont besoin d'un coup de pouce pour venir jusqu'ici.

— Réchid, prends deux hommes et va les chercher.

Didoyi interpelle deux tchétés proches et leur fait signe de le suivre. Moussa Bek me demande :

— Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Pourquoi cette mise en scène ?

— Suleiman et sa sœur m'ont dit qu'ils sont incapables de tuer. Je veux savoir s'ils disent la vérité.

— À mon avis, lui s'exécutera. Elle, j'en suis moins sûr. Elle est jeune, et paraît tendre, une vraie feuille de salade. Elle n'en aura pas le courage.

— Dix livres-or que les deux feront ce qu'on leur dira.

Nous nous frappons dans la main pour sceller le pacte. Dans notre dos, les tchétés s'impatientent, ils ont hâte que le spectacle commence. Peut-être eux aussi ont-ils pris des paris ?

— Capitaine, tu n'imagines pas tout l'or que nous avons récupéré dans le ventre des femmes. Et seulement des femmes. Comme si elles étaient plus expertes que les hommes à avaler...

Et il éclate de rire...

Dingian et Enza marchent vers nous, escortés par les trois tchétés. L'Arménien me dévisage avec dédain :

— C'est à vous sans doute que nous devons d'être ici ?

— Dans quelques instants vous me devrez bien plus.

Pendant notre discussion, des hommes inondent la base du bûcher avec du pétrole. Quelques-uns grimpent sur les fagots et arrosent les Arméniens attachés. Le silence de ces gens qui vont mourir est impressionnant. Je fais part de mon étonnement à

Hadji Moussa Bek ; mais c'est Dingian qui me répond, un rien théâtral :

— Ils savent qu'ils n'ont aucune pitié à attendre de vous. Alors, ils préfèrent mourir dans la dignité.

— Mais les enfants se taisent aussi. Ils ignorent la pitié, dis-je.

Hadji Moussa Bek rit volontiers en se tenant la panse à deux mains, et sa vulgarité détone avec le tragique dont est empreint le visage de Dingian.

— Oh oh oh ! Je vais vous dire, moi, pourquoi ils ne disent rien : on leur a cassé les dents à coups de crosse de fusil et on leur a rempli la bouche avec de la terre. Les enfants pour ne pas entendre leurs vagissements et les autres, au cas où ils auraient des dents en or. Et, bien souvent, ça n'est même pas du véritable or !

Il crache pour marquer son mépris. Enza a du mal à cacher son émotion. Un des hommes enturbannés de Moussa Bek s'approche de nous, une torche à la main :

— C'est prêt, dit-il.

— Donne-la à cet homme, ordonne-t-il en parlant de la torche et en désignant Dingian.

L'homme tend la torche, Dingian refuse.

— C'est toi qui vas mettre le feu au bois, lui dit Hadji Moussa Bek.

— Jamais ! s'écrie-t-il, révolté, en reculant d'un pas.

— Si, tu le fais, lui dis-je, pour sauver une vie qui t'est chère.

— Je ne me ferai pas le complice de vos crimes. Choghig l'apprendra un jour, elle comprendra et me pardonnera.

— Qui te parle de ta femme ? Je te parle de ta sœur, Ayda.

— Ayda ?

Il a un instant d'hésitation, peut-être parce que, habitué à l'appeler Enza, il se demande qui est Ayda. Très vite la mémoire lui revient.

— Ayda... balbutie-t-il.

— Prends la torche ! lui ordonne Moussa Bek.

Son bras approche lentement du brandon enflammé, le tchéty lui facilite la tâche en le lui calant dans la paume d'un geste sec.

— Je ne peux pas, articule encore Dingian.

— Si, tu peux, lui dis-je.

La présence à son côté d'Enza, en chair et en os, pèse davantage que le souvenir de sa femme qu'il chérit. Moussa Bek fait un signe

de la tête au tchéte qui vient de donner sa torche ; celui-ci tire son sabre et force Ayda à se mettre à genoux, elle ne peut retenir un cri.

— Les muets ne parlent pas mais ils savent crier, dit Moussa Bek. Allons, le corps à la nation et la tête à l'état !

Le tchéte pose le tranchant de son yatagan contre la nuque d'Enza, qui maintenant pleure dans ses mains jointes, pliée vers la terre ; il attend l'ordre. Il est étrange, le silence qui nous enveloppe. Les tchétes se sont tus, les yeux écarquillés, impatients de connaître la suite.

— Au fond, dis-je à Dingian, c'est simple. Tu mets le feu au bûcher, et Ayda sauve sa tête ; tu persistes dans ton refus, et dans un instant la tête d'Ayda roule à tes pieds. De toute façon, j'allumerai moi-même l'incendie. Dans les deux cas, les habitants de ce village ne seront pas sauvés et toi tu auras du sang sur les mains.

Dingian sait qu'il n'a pas le choix. C'est d'un pas décidé qu'il se dirige vers le bûcher et à peine a-t-il une hésitation avant de lancer la torche dans les fagots imbibés de pétrole. Il fait le signe de la croix. Dans mon dos les Tchétes poussent à l'unisson un grand cri de victoire.

Moussa Bek approche ses lèvres de mon oreille et me demande à voix basse.

— Pourquoi tant de scrupules ? Est-il vraiment turc ? Choghig est un prénom arménien ?

— J'ai des doutes, moi aussi. Mais mon ordre est clair : le ramener vivant à Deir-ez-Zor.

— Alors, tu as intérêt à gagner ton pari.

Le bûcher et les quatre cents Arméniens disparaissent dans les flammes qui prennent vite de l'ampleur, et se propagent d'un fagot à l'autre à travers souffles et crépitements. L'odeur de corne brûlée et une fumée noire se répandent dans l'air.

Le tchéte aide Enza à se mettre debout et la conduit devant la potence, où une cinquantaine d'Arméniens attendent d'avoir le cou cassé. Il semble qu'ils aient eu eux aussi la mâchoire broyée. J'approche Enza du poteau et je lui montre un bout de corde qui dépasse.

— Si on tire dessus, lui dis-je, la poutre sur laquelle reposent leurs pieds tombe par terre. Tu sais ce que ça veut dire ?

Elle a compris :

— Jamais, dit-elle.

— Par Allah ! Mais elle parle ! s'exclame Moussa Bek. Et c'est une Arménienne !

Le tchéte qui, un instant plus tôt s'apprêtait à décapiter Enza, empoigne Dingian au coude et, comme il a fait à la jeune fille, il contraint l'Arménien à se mettre à genoux et pose la lame de son sabre sur sa nuque. Moussa Bek s'exclame de nouveau, un rien pompeux :

— Le corps à la nation et la tête à l'état !

Je dis à Enza :

— Tu connais l'enjeu ? Tu lui sauves la vie, ou tu le fais mourir avec les autres. Et, partant, je ne donne pas cher de ta peau.

— Soyez maudit.

Et Enza tire sur la corde sans une hésitation, en tournant son visage de l'autre côté. On entend le choc mat de la poutre quand elle touche le sol et, au même instant, les craquements secs des cervicales cassées des pendus au bout de leur corde. À nouveau, derrière moi, les Tchétés manifestent bruyamment leur joie. Je marche vers Moussa Bek :

— Tu me dois dix livres-or.

— Franchement, dit-il en lissant sa longue barbe blanche, je n'aurais jamais imaginé qu'elle le ferait avec autant de docilité. Comment le savais-tu ?

— Il y a des décisions étonnantes de dernière minute. On se découvre comme on n'aurait jamais soupçonné être. Pire ou meilleur ? Tout est possible. Quoi qu'on fasse, c'était en nous.

— Pour ces deux-là, c'est une mauvaise surprise, hein ? Ils risquent de t'en vouloir. Méfie-toi, capitaine. Veux-tu que je leur coupe une main ?

— Inutile. Je saurai être vigilant.

Dingian et Enza sont dans les bras l'un de l'autre, ils se consolent comme ils peuvent.

— La fille est arménienne. Il faut qu'elle meure, dit Moussa Bek.

— Je me débarrasserai d'elle le moment venu. Si je la tue maintenant, son frère refusera de parler.

— Son frère ? Il serait Turc et sa sœur arménienne ? Bon. Tu sais mieux que moi ce que tu as à faire. Je me dirige vers Mouch, peut-être nous y rencontrerons-nous ? Auparavant, nous allons mettre le feu au village. Nous te laisserons cette maison, que tu vois là-bas. Elle est un peu isolée des autres et ne sera pas atteinte par les flammes. Tu pourras y passer la nuit avec Doruk et tes

prisonniers, et même y parquer les chevaux. Je vais dire à Didoyi de te remettre les dix livres-or. Tu les mérites. On raconte que les Russes sont entrés dans Van et qu'ils ont l'intention d'investir Bitlis. Tu sais quelque chose ?

— Rien de plus. À part que notre armée se replie vers Mossoul et Mouch.

— En tout cas, depuis que les Russes aident les Arméniens, l'ordre est formel : qu'il ne reste plus un seul chrétien dans les villes et les villages, sauf ceux qui se convertiraient à l'Islam. Entre nous, j'ai oublié de leur demander s'ils voulaient devenir musulmans, à ceux-là.

Du pouce, et en clignant de l'œil, il désigne les pendus.

8

Jeudi 20 mai, à l'aube

Je roule, je roule sans pouvoir m'arrêter, j'ai mal au dos, à la tête, j'ai l'impression qu'elle va exploser, Doruk me tire dessus...

— Capitaine ! Capitaine, réveillez-vous !

J'ouvre les yeux, Doruk est en train de me secouer par le bras. Je lui demande ce qu'il y a en me frictionnant les paupières.

— Les Arméniens sont partis.

— Mais on les a tués !

— Reprenez vos esprits ! Je parle de Dingian et d'Enza ! Je me suis levé pour aller pisser et j'ai vu qu'ils n'étaient pas couchés. J'ai cherché dehors, je ne les ai pas vus. À mon avis, ils ont filé à cause de ce qui s'est passé hier.

J'ai besoin de quelques secondes pour réaliser de quoi parle Doruk.

— Préparez la voiture, pendant que je mets mes bottes.

— Ils sont où, d'après vous ?

— Dans la montagne. Les imbéciles. Je ne donne pas cher de leur peau, si je ne suis pas le premier à les retrouver.

Quinze minutes suffisent à Doruk pour atteler les chevaux au phaéton. Au lieu de piquer vers le sud, nous nous dirigeons vers l'ouest. J'ai parlé de montagnes, pour faire court. En réalité, il s'agit d'une étendue de plateaux et d'élévations rocailleuses séparées par des gorges profondes, à la fois trop basses pour mériter le nom de montagnes, mais très hautes comparées à la taille humaine, où la pierre alterne avec une rare végétation. Beaucoup de brigands viennent se réfugier dans ces contrées ; les anfractuosités abondent et il n'est pas aisé de repérer quiconque a fait de l'une d'elles son abri. En ce moment, ces monts représentent tout l'espoir des Arméniens, mais aussi celui des déserteurs kurdes.

Il faut moins d'une heure à la voiture pour atteindre la première hauteur, qui se dresse en face des chevaux comme un

obstacle insurmontable. Dingian et Enza sont à pied ; même en marchant vite, ils ne doivent pas être loin. Désormais nous sommes à égalité, car je dois abandonner le véhicule et m'engager à pied dans la rocaille. Je ne désespère pas de retrouver les fuyards dans un délai assez court : leurs traces marquent la terre, c'est donc que j'ai bien emprunté le même chemin. Je m'arme de mon Mauser, j'emporte quelques vivres.

— Attendez-moi ici, Doruk, lui dis-je, en ajustant la lanière du sac sur mon épaule, et celle du fusil sur l'autre épaule.

— Combien de temps ?

— Jusqu'à ce que je revienne.

— Ça ne veut rien dire, ça !

Il crie car je suis déjà loin dans le sentier qui s'élève entre deux masses rocheuses monumentales, et je n'ai pas envie de lui répondre. Bientôt les traces des fugitifs se perdent sur les cailloux, mais le chemin est un fil naturel qui me conduira vers eux, tant qu'il ne s'élargit pas en plateau. Le sentier s'élève toujours, et toujours plus à pic ; plusieurs fois les cailloux roulent sous mes semelles et il s'en faut de peu que je ne dévale ce que j'ai péniblement monté. Je sens la fatigue saisir mes jambes ; je me dis que pour eux aussi le chemin a été difficile, et j'ai la conviction que je me déplace plus rapidement, Enza devant ralentir considérablement l'allure de son compagnon. Parfois je m'accorde une pause, le temps de souffler, d'éponger la sueur de mon front et de porter la gourde d'eau à mes lèvres.

Au bout de deux heures, le sentier s'évase en un plateau mi-rocailleux mi-herbeux. D'où je suis, à cette hauteur où le vent souffle avec quelque impétuosité, un magnifique panorama s'offre à mon regard, toute la plaine de Sourp-Garabed. Mais je ne suis pas ici pour admirer le paysage. Je m'approche du bord, redoutant le pire, c'est-à-dire que la montagne s'arrête à pic sur un vide interminable, et qu'il me faille revenir sur mes pas. C'est à peine si je me pose la question de savoir comment les fuyards se sont débrouillés. Comme j'approche du bord, attiré par une atmosphère vaguement blonde, comme celle d'une flamme, j'entends des voix que je ne reconnais pas. Je me baisse et j'avance prudemment, à quatre pattes, attentif à ce que le canon de mon fusil ne tinte pas contre la caillasse. Une dizaine de mètres seulement me séparent d'un second plateau, au-dessous du mien, pas plus grand que celui sur lequel je me trouve, et qui paraît lui

– Merci, sergent. À tout hasard, j'aimerais envoyer un télégramme. Il y a une poste ?

– Oui, mais elle est fermée au public, à cette heure. Vous voulez l'envoyer où, le télégramme ?

– Erzeroum.

Le sergent secoue la tête.

– Le télégraphe n'assure la liaison qu'avec Bitlis et Istanbul. Si vous connaissez quelqu'un dans l'une de ces deux villes, vous aurez peut-être la chance de joindre Erzeroum.

– Je verrai plus tard. Et un hôtel, il y en a un, pas loin ?

– Il y a le Ducal, à cinquante mètres, sur le meydan. Je connais le patron, dites-lui que vous venez de ma part, vous serez bien reçu.

– Je vais y prendre une chambre. Je t'envoie quelqu'un pour restaurer mes deux prisonniers. Tu veux quelque chose pour toi ?

– Non, merci capitaine, j'ai déjà dîné.

– Dans ce cas, à demain.

Enza ne m'a pas parlé de la mort de son père ; elle doit être au courant. Sans doute parce que les relations entre Archag et moi n'ont jamais été bonnes ; il voulait que sa fille épouse un Arménien ; ou, plus exactement, qu'elle n'épouse pas un Turc. Il est resté hanté par les massacres d'Abdülhamid.

[Est insérée à cet endroit du carnet une page de journal plié, sans doute la page de titre du quotidien Ikdam dont il est question plus haut.]



9

Vendredi 21 mai, 10 heures du matin

Le patron de l'hôtel (qui fait aussi taverne) est un arménien du nom de Garabed Bechikdjian. Il m'a salué en portant la main droite à son cœur puis à son front et m'a souhaité la bienvenue en turc. Il n'y a pas à dire, les Arméniens nous sont supérieurs, dès lors qu'il est question de commerce. Je comprends pourquoi quelques voix se sont élevées contre la volonté de Talaat qui, en supprimant la population arménienne, saborderait du même coup l'économie de l'Empire. Ça n'a pas l'air de tracasser nos ministres.

L'établissement est propre mais peu confortable. Néanmoins, la fatigue aidant, les bruits que j'entendais de l'autre côté des cloisons, et surtout au-dessus de moi, se sont confondus avec mes rêves, et mon sommeil a été réparateur.

Je ne juge pas utile de passer par le poste de la gendarmerie : mes prisonniers ne risquent rien, et les rencontrer me causerait plus de désagrément qu'autre chose, notamment si Dingian réclame de dormir dans un han les nuits prochaines. Je dirige donc directement mes pas vers l'église Sourp Sarkis, dans le quartier des Potiers. La rue principale, tout en pente plutôt raide, est assez animée. Je songe aux paroles du sergent Nazim : les Arméniens n'ont aucune idée de ce qui les attend. C'est vrai, mais je suis encore dans le quartier turc. Ceci dit, rien ne change sensiblement lorsque je pénètre dans le quartier où vit une majorité d'Arméniens ; la transition est imperceptible. Je suis venu à Mouch une fois, après mon mariage, et n'y suis resté que peu de temps. Je n'ai gardé qu'un souvenir confus du détail des rues ; je me rappelle seulement que la ville s'étire en longueur et qu'autour il y a des jardins et des vergers. Pourtant, à mesure que j'avance dans Perti-Tagh, des images me reviennent, comme d'un lointain passé, comme on se souvient, par un détail, qu'on a

précisément rêvé la nuit précédente de cette chose bien réelle qu'on entend ou qu'on a sous les yeux. Près de l'église, toutefois, j'ai du mal à reconnaître la maison des Séropian : toutes les habitations se ressemblent, et je suis obligé d'arrêter un passant pour lui poser la question. Je frappe, je ne sais ce qui me retient d'entrer sans m'annoncer. Une interminable minute s'écoule avant que la porte ne s'ouvre sur un petit bout de femme, vêtue de gris et de noir, au visage rond et lézardé par le poids des épreuves. Je reconnais la mère d'Enza.

— Bonjour Vartanouch Séropian.

Elle penche la tête de côté et plisse les yeux pour mieux me voir.

— Azil ? Que fais-tu à Mouch ?

— Je viens chercher Enza.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle est ici ?

J'agite mon index devant son nez comme on surprend un gamin en faute :

— Ah ah ! dis-je. Ça veut dire que tu es au courant qu'elle a quitté Erzeroum. Laisse-moi entrer.

— Non !

— Laisse-moi entrer, Vartanouch Séropian ou j'emploie la force.

Elle se raidit, bombe le torse :

— Ose un peu, Azil Kémal ! Je ne crains rien de personne.

En souriant, je prends Vartanouch à la taille, je la soulève de terre, et, pivotant sur moi-même, je la dépose derrière moi. J'entre ensuite.

— Tu n'as pas le droit ! dit-elle.

Je change de ton pour lui dire :

— J'ai appris pour Archag. Je suis désolé.

— Mmmhh, fait-elle, les lèvres pincées de douleur.

— Dis-moi où est ta fille.

— Je ne sais pas.

— Je ne veux pas lui faire de mal.

— Si elle est partie, c'est qu'elle a ses raisons.

— De mauvaises raisons. Dis-moi où est Enza. Ton petit-fils, tu l'as vu ?

— Je te répète qu'Enza n'est pas à Mouch.

— Je vais attendre avec toi qu'elle revienne.

— Comme tu veux. Assieds-toi. Je ne te servirai ni à boire ni à manger.

Vartanouch est têtue. Je parcours machinalement la pièce du regard, en me demandant comment je pourrais amener cette bourrique à parler. J'ai la conviction qu'elle me ment ; pourtant, elle n'a pas l'air de craindre ma présence. J'aperçois, posé sur le dossier d'une chaise, le tcharchaf de satin sombre que j'ai offert à Enza. Je le prends, roule la partie supérieure en boule et la porte à mon nez.

— Il est encore imprégné de son parfum. Dis-moi où elle est. Je te répète que je ne lui veux pas de mal. Je veux lui parler et revoir mon fils.

Vartanouch soupire, elle se laisse tomber sur un siège. Le dos rond, elle esquisse un geste du bras, elle pose les mains à plat sur ses genoux, elle se rend.

— À l'orphelinat.

— Quel orphelinat ?

— L'orphelinat allemand.

— Qu'est-ce qu'elle fait là-bas ?

— Pose-lui la question.

— Tu veux m'en dire un minimum. Je vais pourtant te prouver que je ne suis pas rancunier en te donnant un conseil : quitte ta maison, si tu ne veux pas que le toit te tombe sur la tête.

— Quitter ma maison ? Es-tu fou, Azil Kémal ?

— Fais ce que je dis. Les soldats sont en train de préparer les canons qui vont envoyer les obus sur ton toit et tes murs.

— Et où veux-tu que j'aille ?

— Tu n'as pas une amie à Tsori-Tagh²⁰ ?

— Je ne bouge pas d'ici !

Quoi que je dise, je ne réussirai pas à la convaincre d'abandonner sa maison. Je lui demande si elle n'a besoin de rien et bien entendu elle répond par la négative. Après m'être fait indiquer où se trouve l'orphelinat allemand, je quitte Vartanouch, en me disant que c'est peut-être la dernière fois que je la vois.

J'arrive devant l'orphelinat une vingtaine de minutes plus tard. C'est un bâtiment sobre, tenu par des missionnaires. Un peu bêtement, j'ai le cœur qui bat à la pensée de revoir Enza, comme

²⁰ « Quartier du vallon », quartier de la ville de Mouch dont le capitaine Kémal suppose qu'il se présentera comme le dernier bastion arménien.

s'il s'agissait d'une première rencontre ou d'une retrouvaille après une longue séparation.

L'une des sœurs qui m'accueille à l'entrée me fait attendre dans une salle claire, aux murs blancs, avec, pour tout mobilier, quatre sièges, une table en bois vernis et un Christ accroché au-dessus de la porte. Je préfère rester debout. Je n'attends pas longtemps. Une sœur entre dans la pièce et me tend la main :

— Je suis sœur Alma Johansson. Je dirige le centre.

Alma Johansson (1880-1974) était une missionnaire suédoise. En 1910, elle dirige, avec la Norvégienne Bodil Bjorn, l'orphelinat allemand de Mouch. L'activité des missionnaires est tolérée par les autorités ottomanes jusqu'à l'été de 1915. En 1928, à Salonique, Alma Johansson fait le récit des événements tragiques dont elle a été le témoin, survenus à Mouch au mois de juin 1915, c'est-à-dire environ un mois après sa première rencontre avec le capitaine Azil Kémal. La religieuse a « souhaité écrire l'histoire des souffrances endurées par les reliquats d'un peuple, une histoire écrite avec du sang et des larmes ».

126

Ses yeux clairs, derrière ses lunettes, reflètent la bonté d'âme, et sa voix, quoique douce, dénonce la fermeté de son caractère, autant que sa poignée de main et les traits rigides de son visage. Elle s'exprime avec un accent scandinave.

— Capitaine Azil Kémal.

— Que puis-je pour vous, capitaine ?

— Je suis venu voir Enza, une jeune Arménienne que, m'a-t-on dit, vous avez recueillie avec son enfant.

— Puis-je connaître vos motifs, capitaine ?

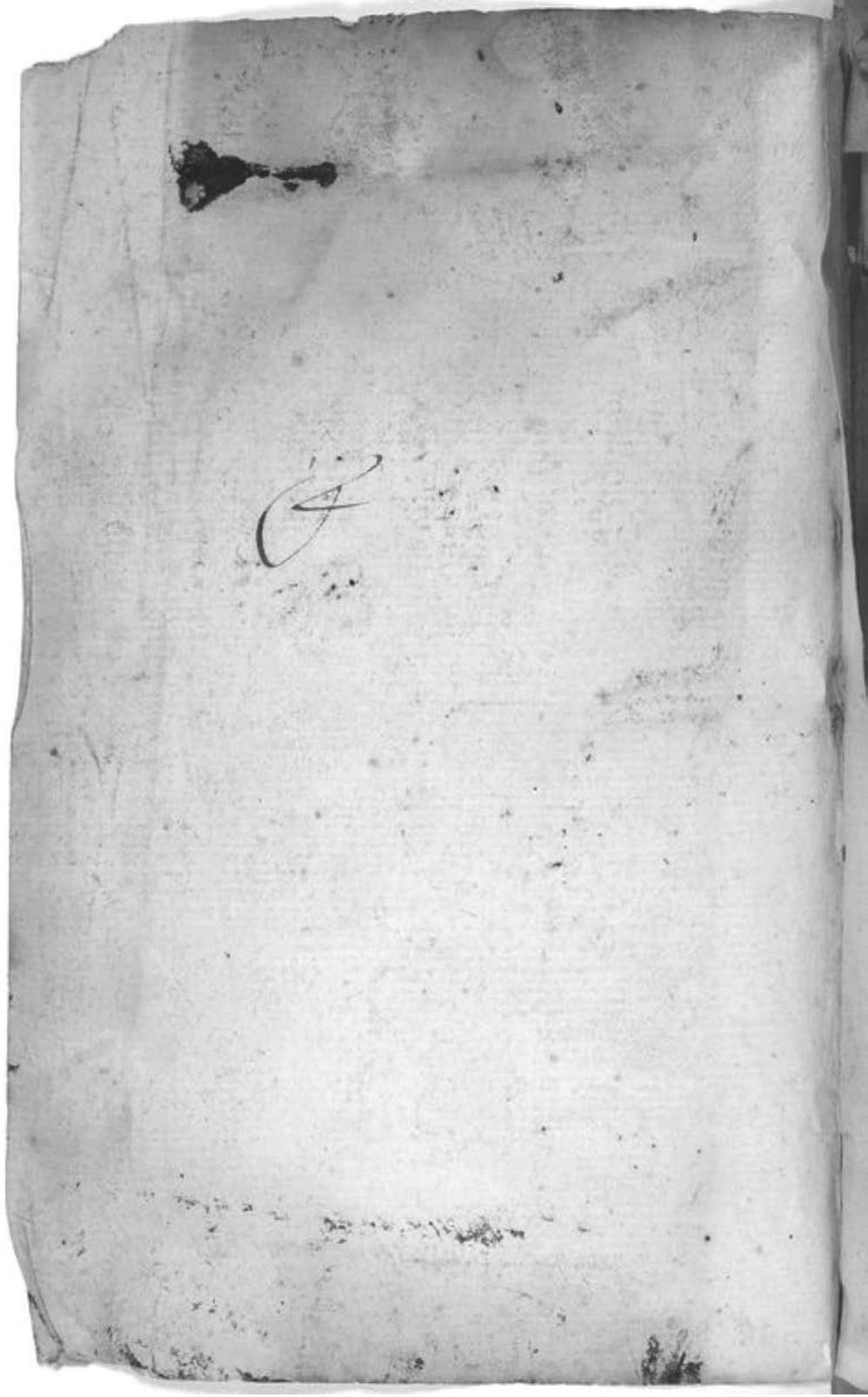
— Enza est ma femme, et l'enfant est le mien.

— Enza s'est réfugiée à l'orphelinat il y a quelques jours, comme d'autres femmes, et leur concours nous est précieux. Les orphelins sont plus nombreux chaque jour. *Sollen sie auch zugrunde gehen !*

— Puis-je la voir ?

— Je vais lui dire que vous l'attendez. Mais si elle refuse de venir, je ne l'y contraindrai pas.

Pourquoi a-t-elle supposé qu'Enza pourrait refuser de me voir ? Enza a-t-elle parlé de moi à la sœur ? Je reste dans la pièce, debout, tourné vers l'entrée. L'attente se prolonge, et je me



LEXIQUE

201

amele taburu : bataillon de soldats-ouvriers.

aratchnort : en arménien, litt. « celui qui précède », désigne le prélat.

Astvadz : en arménien, Dieu.

bedel : taxe d'exemption.

caza : arrondissement, canton.

chalvar : pantalon bouffant.

Dachnaktsoutioun : Fédération révolutionnaire arménienne (fra), ou Dachnaktsoutioun. Organisation politique fondée à Tiflis (Tbilissi) en 1890. Les membres de ce parti sont appelés « Dachnaks » (litt. « fédérés »), ou « dachnaktsagans ».

falaka : supplice consistant à frapper la plante des pieds avec un bâton.

guiavour : en turc, infidèle, mécréant ; terme employé pour désigner les non musulmans.

gulizar : désigne une femme jeune et belle, utilisé souvent comme prénom ; vient de gül, rose.

hamidié : régiments de guerriers kurdes mis en place par Abdülhamid II en 1893 ; également marche nationale à la gloire d'Abdülhamid.

han : en turc, auberge, caravansérail.

haremlek : partie de la maison réservée aux femmes (voir selamlek).

Hentchak : Le parti social-démocrate Hentchak (Social-demokrat Hentchakian gousaktsoutioun) a été créé à Genève en 1887.

hodja : religieux turc.

iradé : dans l'Empire ottoman, décret.

kalpak : un haut bonnet à couronne (généralement en feutre ou en peau de mouton) portée par des hommes en Turquie et dans toute l'Europe centrale.

kanone : instrument à cordes pincées construit sur une caisse de résonance en bois, plate et trapézoïdale, comportant soixante-douze cordes groupées par trois.

kaymakam : sous-préfet, chargé de l'administration d'un caza.
kélek : embarcation à faible tirant d'eau composée d'un grand nombre de peaux animales gonflées et réunies par des pièces de bois.
khenzil guiavour : en turc, canaille de mécréant.
komitadji : membres d'un mouvement (comité) révolutionnaire, activistes.
konak : en turc, hôtel particulier.
lavach : pain traditionnel arménien sous forme de galette fine cuite sur les parois d'un tonir, four creusé à même le sol.
machlah : cape orientale.
medjidié : monnaie frappée par le sultan Abdül Medjid (1839-1861).
meydan : place publique.
moukhtar : Chef de village, maire.
mudir : maire, fonctionnaire dirigeant une commune.
muhacir : en turc, émigrant.
mutassarif : gouverneur d'un sandjak, subdivision des vilayets (régions).
para : monnaie turque, subdivision de la piastre.
sandjak : subdivision administrative d'un vilayet.
selamlek : partie de la maison réservée aux hommes (voir haremlek).
simit : en turc, petit pain en forme d'anneau et aux grains de sésame.
sourp : en arménien, saint.
tcharchaf : long voile que les femmes enfilent pour sortir.
tchavouch : sergent.
tchévés : en turc, littéralement « bande » ; troupe d'irréguliers recrutés généralement parmi les condamnés de droit commun.
tchévébachi : commandant d'un groupe de tchévés.
teskéré : passeport.
vartabed : dans la hiérarchie de l'Église apostolique arménienne, membre du clergé célibataire.
vesika : laissez-passer.
vilayet : subdivision de l'Empire ottoman, province, dirigée par un vali (gouverneur).
yachmak : voile couvrant le bas du visage porté par les femmes turques dans l'espace public.
zaptié : soldat, gendarme.
zouboun (zubun) : de l'arabe *djoubbah* ; long vêtement ouvert sur le devant.

TABLE

Avertissement	9
1 / Samedi 24 avril 1915, Ildjé, vilayet d'Erzeroum	13
2 / Lundi 10 mai 1915, Erzeroum	25
3 / Mardi 11 mai	33
Jeudi 13 mai	38
Vendredi 14 mai	39
4 / Dimanche 16 mai, retour à Erzeroum	49
Lundi 17 mai	52
5 / Mardi 18 mai	57
6 / Le même jour, l'après-midi	73
7 / Mercredi 19 mai	87
Le même jour, entre midi et deux heures	98
8 / Jeudi 20 mai, à l'aube	109
9 / Vendredi 21 mai, 10 heures du matin	123
Le même jour, un peu plus tard	130
10 / Le même jour, cinq heures de l'après-midi	137
Samedi 22 mai	139
11 / Le même jour, quelques heures plus tard	147
Samedi 22 mai, le soir	154
12 / Dimanche 23 mai	159
13 / Lundi 24 mai	169
14 / Mardi 25 mai	185
Lexique	201